

JOURNAL DES JOURNÉES N° 63

le jeudi 26 novembre 2009, édition de 19h 25

LE PASSEUR

Patricia Bosquin Caroz, *Le passeur « plaque sensible*
Véronique Mariage, *Être passeur-passant-AE*
Bernard Lecoeur, *Le moment de la désignation du passeur*
Yves-Claude Stavy, *Un style de curiosité*
Pierre Naveau, *Le mot d'esprit et l'invention du passeur*
Philippe Stasse, *Le passeur et la passe*
Dominique Fabre-Gaudry, *Trois moments du passeur*
Jacqueline Dhéret, *Un silence sur la passe*
Marie-Hélène Roch, *Condition décisive de la transmission*
Patrick Monribot, *Y a-t-il une désubjectivation du passeur ?*
Marlène Belilos, *Passe-passeur, dans l'après-coup*
Jeanne Joucla, *Vous avez dit chicane ?*
Patricia Johansson-Rosen, *Souvenirs d'un passeur (2)*

Document

Les membres du Collège de la passe

AUTOUR DE CÉLINE

par Monique Liart et Julien Pauthe

*

COURRIER DE RENNES

LE PASSEUR « PLAQUE SENSIBLE »

par Patricia Bosquin-Caroz

Le passeur est un élément clef du dispositif de la Passe. Il en est d'une certaine façon la cheville ouvrière. Sa désignation n'est pas à prendre à la légère, non plus sa fonction. A ce sujet, Lacan évoque le terme de « plaque sensible », auquel il oppose, dans sa Proposition, celui de jugement, exclusivement réservé aux Cartels. C'est dire qu'il n'y a pas de mode d'emploi du passeur. Il s'agit qu'il soit un témoin réceptif et animé par le désir de se laisser enseigner. Il y a près de 10 ans, j'appris au décours de mon analyse, que je venais d'être désignée passeur. C'était au moment où je m'apprêtais à demander à entrer dans l'École par la Passe. Il correspondait à un premier aperçu que je prenais sur le mode de jouir qui animait ma parole analysante. Le moment était donc sensible. Je cherchais dans les textes un savoir qui me dise comment faire. Silence. Quelle chance ! Qu'elle fut alors ma boussole ? Mon désir de savoir ce qu'est la passe. J'étais animée uniquement par ce désir là. Curieuse, passionnée...sensibilisée, j'allais à la rencontre des passants. L'École l'était aussi, sensible.

ÊTRE PASSEUR-PASSANT-AE

par **Véronique Mariage**

1- Lorsque j'étais passeur une rencontre avec le cartel a été pour moi déterminante. Elle m'a fait saisir la fonction du passeur. Elle surgit d'un acte d'un des membres du cartel. Je m'embrouillai dans le faire part des nombreuses notes que j'avais prises et en avais perdu le fil. JAM, assis devant moi, tout à coup, prend mes notes et ferme mon cahier où était écrit ce que je tentais de transmettre : « Allez y maintenant dites ce que vous en est resté ! » me dit il. Dans un dernier sursaut je m'accrochais aux bribes de ce qui m'avait surpris dans ma rencontre avec le passant. J'ai pu alors tirer un fil qui me permit de transmettre une part de l'essentiel. Le passant a été nommé AE.

2- J'ai demandé à faire la passe parce que j'avais fait une découverte déterminante qui avait précipité la fin de mon analyse et je voulais le faire savoir à L'école pour la psychanalyse.

3- Etre nommée AE fut une chance, et m'a permis de transmettre ce qui m'était le plus précieux, comme j'en avais fait l'expérience en tant que passeur : en tirant un fil à partir de ce qui s'est produit à la fin de mon analyse. Mon témoignage a fait enseignement d'AE. Celui-ci a été relayé par beaucoup de mes collègues de l'école et de l'AMP qui en ont dégagé sa forme épistémique. En faisant parler l'Autre donc ! Je n'ai donc pas été l'AE « comme il faut ... » L'enseignement de l'AE est subjectif, singulier en dehors d'un nombre d'années ou un savoir faire déterminé. Saura t on en tenir compte pour l'avenir de la passe et la psychanalyse ?

LE MOMENT DE LA DÉSIGNATION DU PASSEUR

par **Bernard Lecoer**

Dans quelles circonstances ai-je été désigné comme passeur ? Celles où, dans ma cure, je rencontrais une désorientation, authentique en ce que la question du désir s'y posait à nouveaux frais. S'il fallait y répondre c'était sans le secours de la galerie des idéaux. Un « que veux-tu ? » privé des arguments de la personne.

« Je vous désigne comme passeur, ainsi vous saurez où vous en êtes ». L'analyste prenait acte de la difficulté rencontrée au regard du sens et ouvrait, dans le même temps, une voie par laquelle le désir pouvait se nouer non plus seulement à la cure mais à la psychanalyse.

Le moment de la désignation du passeur mérite réflexion. C'est un point tournant, celui où se croisent les exigences de l'interprétation – tomber juste et faire des vagues – et celles introduites par une orientation nouvelle qui établit la passe selon une perspective : passant, passeur, cartel. A ce temps, la question du sens, pour le passeur, consiste à se fait le vecteur d'un dire.

UN STYLE DE CURIOSITÉ

par **Yves-Claude Stavy**

Je me suis demandé comment, *aujourd'hui*, je pouvais tenter de m'expliquer le style de curiosité très particulier qui m'avait animé lors des rencontres avec chaque passant, quand je fus désigné passeur. C'est une

question importante. D'abord, parce que cette sorte de curiosité n'est pas identique à celle qui m'anime aujourd'hui : elle a laissé place à autre chose; le passeur passe, lui aussi : 'être la passe' est affiné à un moment précis, rencontré dans ma propre cure. C'est un point important également, parce que c'est *ce* moment 'sensible' qui a présidé pour beaucoup aux questions que j'ai cru alors devoir poser aux passants rencontrés, sans me suffire d'écouter un soliloque. Quel était ce moment pour moi si 'sensible' ? Des sens jouis, isolés dans ma cure ; aller jusqu'au bout. Quel bout ? D'où le style 'spinoziste', animant les questions que j'ai pu alors poser aux passants. Le paradoxe est qu'un tel style, lié à ce moment si particulier de la cure, puisse justement s'avérer propice à favoriser de la part du passant -qui lui, *n'est pas* la passe-, non seulement la transmission du littoral singulier de son opacité, mais aussi ses conséquences inédites.

LE MOT D'ESPRIT ET L'INVENTION DU PASSEUR

par Pierre Naveau

Je me pose une question. Dire, comme le fait Lacan, que la passe a la structure du mot d'esprit et que le passeur *est* la passe, cela implique que le moment crucial dans la passe soit celui où le passeur parle du passant au cartel. Le témoignage du passeur réussit-il à faire rire le cartel, à faire surgir, en lui, la joie d'avoir à dire oui ? L'énonciation du passeur est, à ce moment-là, décisive.

Il y a eu, à l'approche des Journées, un extraordinaire : « *Oui, j'y vais* ; je propose d'y intervenir, quitte à ce qu'on m'oppose un non ». Or, beaucoup d'interventions prenaient, à l'un de leurs détours, un accent comique, faisaient rire. Il s'agissait, alors, de rire de soi. Le public était *directement* (mot de Serge) pris à partie.

Dans la passe aussi bien, le passant arrive à rire de lui-même, dès lors qu'il se sent allégé de ce qui l'encombrait et l'entravait. Mais ce « rire de soi-même » en passe par le passeur. Et si le cartel ne rit pas, la faute en retombe éventuellement sur lui. Il y a là une différence entre la passe et l'intervention aux Journées.

Ma question est donc la suivante : Le *J'y vais* du « parler de soi et faire rire de soi », lors des Journées, s'est-il soutenu d'un « Je veux parler de moi, raconter un bout de mon histoire et, même, rire de moi, mais à condition que ce soit moi qui, sur la scène de l'énonciation qui est la mienne, me moque de moi-même. » ?

Une telle question met en valeur l'invention, par Lacan, du passeur. L'accent est mis, dans la passe, sur le *On parle de moi* aux dépens du *Je parle de moi*. C'est ce à quoi, en dépit de son orgueil, le passant, qui fait le pas, consent.

LE PASSEUR ET LA PASSE

par Philippe Stasse

S'agissant du thème des passeurs mis à l'ordre du jour de la dernière réunion du Collège de la passe, il semblait nécessaire, en effet, de faire sortir de l'ombre et de repréciser la fonction de passeur. Tantôt considérés comme « secrétaires », noyés sous des « tonnes de notes » dont ils s'efforcent de restituer l'essentiel aux cartels, ou encore, s'essayant de construire la clinique du cas dont ils ont reçu le témoignage, on peut se poser la question de savoir si c'est bien là ce qui est attendu de la fonction du passeur.

La tâche n'est pas si aisée à définir car la partie se joue à trois : le passant, le passeur, le cartel. Passe à trois, pourrait-on dire.

Si le passant n'a pas à raconter pendant des heures le détails de son analyse, mais les points cruciaux qui se sont dégagés de celle-ci et l'articulation logique qui s'en dégage (ou non) dans l'après-coup, on peut dire qu'il y a là déjà un certain ordonnancement : du point A de départ au point B d'arrivée, le trajet de l'analyse s'éclaire et se réordonne selon le schéma de la boucle de la rétroaction.

L'adresse au passeur permet à celui-ci de recueillir la construction qui se dégage de ce parcours, l'essence de ce qui émerge de ce témoignage, les points de passe mais aussi les points obscurs que le passeur peut à son tour interroger. Il me semble que le passeur n'a pas à construire le témoignage à la place du passant ou du cartel, mais à s'en faire « la plaque sensible » afin de pouvoir restituer à son tour au cartel les lignes de force de ce témoignage, ce qui l'a marqué, surpris, voire convaincu.

Quant au cartel, il a à repérer et à construire si nécessaire la logique du témoignage, à se laisser convaincre (ou pas) par le récit du passeur, par cette passe en chicane qui permet que ça passe ou pas.

TROIS MOMENT DU PASSEUR

par Dominique Fabre-Gaudry

A la question du passeur, je répondrai, à partir de mon expérience.

En tant que passeur : la désignation est venue redoubler un moment de désorientation dans ma cure. Je ne savais pas comment faire et cet égarement m'a permis de me lancer dans l'expérience, animée d'un désir de savoir, et d'oser questionner les passants rencontrés sur ce qui leur avait « donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse ». Je ne savais pas comment faire, cependant, assez vite, j'ai découvert que j'avais une représentation de la passe (à partir de ce que j'avais entendu, lu) et c'est cette représentation qui a été balayée dans l'inouï de chaque rencontre. Deux passantes ont été nommées A.E. et j'ai appris par les autres le caractère déterminant de cette expérience pour elles.

Dans la transmission au cartel : certaines questions qui m'ont été adressées m'ont permis de dire, sur des points décisifs, plus et au-delà du texte que j'avais préparé.

En tant que passeur membre du cartel : j'ai entendu des passeurs, pas tous, dire qu'ils n'avaient pas osé poser certaines questions qui, dans le cartel, nous semblaient indispensables.

A partir de ces trois moments, une question se présente, pour moi, sur un mode contradictoire : est-il souhaitable ou non de rencontrer un passeur après sa désignation et avant son entrée dans le dispositif ? Si oui, qui le rencontre ? Un membre du secrétariat, quelqu'un d'autre ? Non pas pour proposer un mode d'emploi, qu'il n'y a pas, – manque qui, dans mon expérience, m'a plutôt servi d'aiguillon – mais, simplement, pour rappeler que toutes les questions sont permises en vue de nous éclairer sur le passage du psychanalysant au psychanalyste.

UN SILENCE SUR LA PASSE

par Jacqueline Dhéret

Les journées de novembre ont été une sortie en acte d'un silence sur la passe qui a pesé lourd dans l'École. Elles ont démontré d'une façon inédite que c'est par les voies de sa propre cure qu'advient le psychanalyste, ce

dont l'analysant pris dans l'expérience peut témoigner, lorsque l'École l'y invite. Cette pratique n'est tenable que parce qu'elle a été soutenue par le désir d'au moins un sujet, Jacques-Alain Miller, qui a ainsi déplacé l'axe d'une conversation devenue trop institutionnelle, trop collective.

Au fil des années, l'insupportable qui motive une cure, la causalité réelle, ont laissé aux seuls Analyste de l'École la charge d'une élaboration accrochée à un désir toujours singulier, mais qui ne peut trouver sa résolution que dans un transfert à l'École. Lorsque l'École se laisse enseigner par le témoignage d'Un, et puis d'Un, au sens où La Boétie l'entendait, le fruit d'une élaboration personnelle se détache. Il se met à circuler. Cet accueil permet au sujet de maintenir une recherche soutenue par un mode de jouir qui échappe à toute signification.

Je n'ai pas été passeur et lorsque je me suis engagée dans la procédure de la passe, j'étais membre de l'École depuis seulement deux années. J'y étais entrée par la procédure de la passe, l'année même où elle a été suspendue. J'y suis allée, seulement soutenue par la « désorientation » à laquelle mon analyse m'avait amenée et une grande confiance dans la Proposition de Lacan et dans l'École. Les entretiens avec les passeurs ont déplacé ce dont je m'apprêtais à parler, m'obligeant à serrer, à déconstruire et surtout à trouver dans la langue l'abri d'une issue. C'est ce qui passe. Cet espace est toujours à rouvrir et je me réjouis du mouvement dans lequel nous sommes et qui nous contraint à trouver des mots nouveaux.

CONDITION DÉCISIVE DE LA TRANSMISSION

par Marie-Hélène Roch

Je n'ai pas été désignée comme passeur. Cela peut-être expliquer ma conception du passeur. Pour le dire vite, c'est le passant qui *fait* le passeur. Dans les deux sens du verbe faire : le passant fabrique le passeur et il est lui-même passeur.

Je m'explique. Quand j'ai décidé de faire la passe, j'ai décidé du même coup de faire entièrement confiance à la procédure. Les passeurs sont désignés par les AMÉ, et les passeurs sont tirés au sort par le passant. Le moment venu, j'ai tiré le nom de mes passeurs dans les deux chapeaux que le secrétariat me présentait, l'un contenant les noms de passeurs disons « innocents » du fait de la première fois et l'autre contenant les noms des passeurs disons « sérieux » du fait que leur exercice de transmission au Cartel a fait série. L'important c'est qu'il y ait des petits papiers dans les deux chapeaux. Quand j'ai tiré au sort le nom de mes passeurs, je suis tombée sur un que je ne connaissais pas du tout et sur un autre qui m'était familier et connu pour être un bon passeur. Quelle fortune ferai-je du hasard ? Retenir ce passeur ou bien en sortir un autre du chapeau ? J'ai préféré me risquer dans la passe avec deux inconnus. Rencontrer des façons de faire ; avec l'un on choisit ses matériaux, avec l'autre on ne lésine pas sur le temps ; le principal, c'est de gagner un pari sur l'oubli et d'avancer dans le noir pour qu'il y ait chance d'un second réveil, d'où mon titre aux journées : « somnambule qui trébuche, vite on bâche ».

Le passeur fait partie intégrante de la structure (choix des restes et des outils) et de la contingence (événements imprévisibles) du moment de la passe. Il n'y a pas de bon ou de mauvais passeur, il y a des efforts annihilés, du fait de mauvaises décisions ou des décisions prises, en retard.

J'ai fait partie de deux Cartels de la Passe, chacun a nommé des AE, deux pour le premier cartel et trois pour le deuxième. Il m'en est restée cette réflexion : la transmission de la passe par les passeurs dépend des choix du cartel en vue d'aménager la place pour l'écoute des passeurs ; et elle tient surtout à la structure du pari indissociable de la transmission d'un savoir en échec, figure du savoir spécifique à la psychanalyse, et d'un goût à le transmettre. C'est la condition décisive de la transmission.

YA-T-IL UNE DÉSUBJECTIVATION DU PASSEUR ?

par Patrick Monribot

Je fus désigné passeur au moment où je débutai une pratique d'analyste, suite à un rêve crucial. Quelques remarques sur les effets immédiats de cette expérience incomparable.

Il y eut une relance du travail analysant. Le moment de passe, charnière de ma cure, était une « désidentification » avec le phallus (presque) mort de la mère. Eh bien, il y a une vie possible après la chute de l'identification. La libido peut s'utiliser autrement, notamment en lien avec l'École.

Il y eut aussi des effets de stase narcissique qui poussent à re-dormir. Être passeur n'est pas une nomination : c'est au mieux une désignation.

L'expérience elle-même m'a enseigné deux choses :

1) Ne pas lâcher le passant ; le harceler de questions s'il le faut. Pas moyen d'être une « tache aveugle » sans avoir vu clair. Pas d'opacité sans clarté. Ce travail de réduction –comme en cuisine– évite au passeur d'être un magnétophone soucieux de ne rien oublier. Il évite au passant d'être tenté par les prolongations de l'association libre.

2) Juste après le relais auprès du cartel, je fus remercié sans écho. Ce n'est pas le cas général mais telle fut mon expérience. Deux types de conséquences.

a) Une sorte de « manque-à-être ». Vignette : après le témoignage –c'était ma première expérience–, au moment de quitter le cartel silencieux et très solennel, je renverse mon cartable sous la table. Me voilà à quatre pattes, ramassant mes effets avec l'aide du plus-un. Un instant plus tard, je ne retrouvais pas la sortie du local. C'est un effet absurde de division subjective.

b) Il y eut aussi une sorte de désubjectivation, expérience fort différente. Vignette : dans le cadre de la même passe, remercié au terme du témoignage, me voilà dans la rue. Sans avoir médité le trajet de retour, le métro censé me ramener à l'hôtel m'amène à l'autre bout de Paris, au milieu des bordels de Pigalle. Perplexité. Ce n'est pas un « manque-à-être » qui m'agite : c'est un trop d'être. L'être pulsionnel surgit là où je ne pense plus. Est-ce une dé-subjectivation ? Lacan réserve habituellement ce terme à l'Analyste de l'École. La passante en question a été nommée : aurais-je été traversé par le vent de l'AE, contaminé par ses effets de transmission ? En somme, l'expérience de passeur, inscrite dans un trajet analysant, peut-elle produire un moment de passe ou en est-elle simplement la manifestation ? Question en chantier...

3) Un dernière remarque : à la huitième passe, là où je ne risquais plus perdre mes affaires ni m'égarer je ne sais où, j'ai voulu arrêter. Gare au professionnalisme !

PASSE-PASSEUR, DANS L'APRÈS-COUP

par Marlène Belilos

A cinq reprises, à des moments repérés comme des moments de passe, j'ai été désignée passeur, par mon analyste. Je l'ai compris ainsi : à amener un discours d'une rive à l'autre, en traversant le fleuve, c'est ainsi que je me suis vue durant cette période. Encore aujourd'hui, je me souviens de chacun des passants, de traits

particuliers qu'ils ont exprimés, qui m'ont marqué. Pas le cartel, puisque sur les 5 passants, seul un est entré dans l'école, à la suite de cette procédure. Les deux plus tard, mais pas directement par la passe.

L'un était totalement écoeuré et voulait tout arrêter, je l'ai encouragé à continuer. Pourquoi ? Parce que ce qu'on veut dire, ça ne passe pas forcément et pas comme on voudrait. On devrait le savoir, nous qui sommes malades du lien social, de s'estimer incompris par les autres, victimes du grand malentendu. Le poète, en une phrase, exprime . « Il pleut sur la ville comme il pleut sur mon cœur », le mélancolique trouve à y exprimer sa tristesse. On ne trouve pas forcément tout de suite. Ce passant est resté, et je crois qu'il en assez content, il se reconnaîtra.

*

Par la suite, ce fut la passe, ma passe.

J'étais à cette place, toute fière de mon trajet, des années de séances, de voyages harassants, avec mon petit paquet de mots, de trouvailles, et une construction même.

Ce fut non.

Les passeurs avaient l'air convaincus, pas le cartel, mais il manquait, il manquait... je pense aujourd'hui...des articulations logiques.

En colère, des nuits à me repasser ce passage de la « conférence sur le symptôme » que Lacan donna à Genève , en 1975, . » À savoir qu'une personne qui a témoigné en tout honnêteté de ce qu'elle a fait dans son analyse dite après coup didactique, se sent retoquée si, à la suite de ce témoignage, elle ne fait partie de ce par quoi j'ai essayé d'élargir le groupe de ceux qui sont capables de réfléchir un peu sur ce qu'ils font. Ils se sentent dépréciés, quoique je fasse tout pour que ce ne soit pas le cas. J'essaie de leur expliquer ce que leur témoignage nous a apporté, d'une certaine manière d'entrer dans l'analyse après s'être fait soi-même former par ce qui est exigible. Ce qui est exigible, c'est évidemment d'être passé par cette expérience. Comment la transmettre si on ne s'y est pas soumis soi-même ? «

Retoquée, toquée, voilà ce que j'étais comme Silly, l'oie pédante de Lewis Carroll.

Je me souviens aujourd'hui avec un peu de honte de mes demandes d'explications, auprès des membres du cartel...mais qu'est ce qui manque donc ?

Ridicule, on ne peut être maître de ce que l'autre entend tout de même.

*

Dans l'après-coup, les choses ont changé.

J'en ai gardé une scansion importante, celle qui fut la dernière avant de me séparer de mon analyste. Ce que je pensais être une prédiction, mourir, à un âge précis, celui de mon père, s'était éteinte. Fin de l'identification, je m'en trouvais soulagée.

Je n'ai plus peur, je suis « entrée dans le temps », comme l'a dit Eugénie Lemoine-Luccioni. Depuis, je vis avec cet adage de Freud, « Si tu veux la vie, prépare ta mort ». Et j'ai recommencé une tranche. Car une analysée finie n'est pas forcément une analyse terminée, ça c'est encore du Freud, s'adressant à Ferenczi.

VOUS AVEZ DIT CHICANE ?

par Jeanne Joucla

C'est dans un des premiers JJ, le n° 23, que Francesca Biagi a utilisé le terme de chicane pour le dispositif de la passe. Je la cite :

« Afin que le témoignage garde la possibilité de la nouveauté qui fait sa vitalité, le dispositif de la passe met en place, me semble-t-il, des chicanes. Le passeur entre le passant et le cartel en est une, il faut passer dans les trous. Le cartel lui-même, en est une autre, ce n'est pas un jury ! [...] Tous participent de l'accueil d'un savoir, d'un dire et de son effet opposé à la fermeture par l'étalonnage, là où loge et menace la SAMCDA. [...] Les chicanes brouillent la transmission linéaire, et modifient le mode de passage du témoignage, il en devient plus réel, moins susceptible d'être repris par l'idéal.

Au-delà de l'imaginarisation du dispositif qu'il implique, ainsi que de ses origines juridiques de *dispute* ou *artifice* – encore que... – le terme de chicane résonne par ailleurs avec une expression entendue lors d'une matinée de la passe : « Les passeurs n'ont pas à se mettre dans *les trous du dispositif*. C'est l'affaire du passant ».

Donc, la passe : un dispositif troué et en chicane.

Pourquoi me vient alors cette image d'un tableau de Gérard Garouste intitulé *Les libraires aveugles*, qui montre un aveugle suivant, la main sur l'épaule, un autre aveugle, suivant lui-même un âne porteur d'un écrit qui 'fait preuve'

Au-delà des limites de l'allégorie - détournée en l'occasion, pardonnez l'audace - est-ce que, avancer à tâtons dans les chicanes de la passe peut être toujours mis au service de la transmission d'un témoignage qui dès lors ne serait pas un témoignage-étalon mais une transmission dans le style de l'inconscient ?

Le texte dans le JJ 62 de Patricia Johansson-Rosen témoigne un peu de ça : elle s'est faufilée comme passeur dans les chicanes « sans savoir » pourrait-on presque dire. A l'aveuglette...mais avec une conviction.

¹ Gérard Garouste, *L'ânesse et la figue*, Catalogue de l'exposition Galerie Daniel Templon, Commun'art, 2006, p. 38-41.

SOUVENIR D'UN PASSEUR (2)

par Patricia Johansson-Rosen

La « pullulation » dicit J.-D. Matet des moments de passe durant les dernières Journées m'a personnellement ravie. Elle n'implique pas qu'il y aurait pour chacun des passants potentiels une nomination d'AE à la clé, mais cette pléthore révèle une réserve remarquable de passeurs en puissance.

Je tiens aux passeurs dans la procédure de la passe, et n'envisage aucunement qu'ils puissent en être évacués. Sans passeur, pas de passe. Passante (NMC) en 1992, mes passeurs m'ont permis d'entrer à l'ECF par la passe. Dans le cartel de la passe, j'en ai entendu beaucoup. Jamais, au grand jamais, je n'en ai rencontré un qui ne soit plus ou moins travaillé par la cause du passant, au point vif de l'impasse où lui-même en est dans son propre parcours - ça ne peut être autrement. Si, il se dépasse dans la transmission que l'on requiert de lui, c'est que le passant y a mis du sien. Il ne peut offrir au cartel que ce qu'il y a dans sa rencontre avec le passant : un psychanalysant toujours, un soupçon du psychanalyste parfois. Il s'agit pour chacun dans la procédure de ne pas reculer. A charge pour le cartel, à partir du soupçon, d'oser faire le pari de l'AE, sans, comme le faisait judicieusement remarquer C. Lazarus-Matet, le préformater institutionnellement. Qu'il enseigne donc à sa façon, ce sera plus vivant ! Mais, l'ECF sera-t-elle capable de supporter cela ?

Les rencontres du passeur avec les passants et les cartels de la passe peuvent finir par installer une sorte d'habitus, d'*automaton* préjudiciable à la quête du nouveau. Le passeur, plaque sensible de la procédure, est susceptible de se formater au goût du cartel. Il se défraîchit. Le passeur pourrait bien rester des lustres en fonction. Je ne crois pas que ça soit le cas, mais enfin... je l'ai craint pour moi-même. La solitude institutionnelle du passeur, pas même convié au collège de la passe (?), est bien réelle. Il lui reste toutefois le divan de son analyste. Le cartel de la passe lui se voit renouveler au 4/5ème tous les deux ans. Nul n'est à l'abri en effet d'une transformation en Professeur Ronchon se plaignant du niveau des élèves.

Jean-Daniel semble aussi s'étonner des « différences sensibles qui se font jour dans la transmission que font les passeurs de ce qu'ils ont entendu ». Pour moi, il est attendu qu'il y ait de la différence entre la transmission des deux passeurs. C'est attendu puisqu'il y en a deux et chacun a rencontré le passant à sa façon et témoigne à sa façon. Pourquoi d'ailleurs faudrait-il que le passant se répète avec l'un et l'autre, puisqu'ils sont heureusement différents. La procédure de la passe est une clinique de la transmission. Si Lacan avait voulu que la procédure soit seulement un recueil fidèle de ce qui est présent ou en devenir (une transmission de la clinique), le passant serait directement entendu par le cartel où d'ailleurs les membres n'entendent pas chacun la même chose. Là aussi, la différence de « sensibilité, de raisonnement » (je ne trouve pas d'autres mots) voulue par Lacan dans la constitution des cartels de la passe – AME, AE, passeur-AP – est une chance pour la transmission, si aucune voix ne vient réduire au silence les autres.

Si la procédure de la passe est malade, c'est que l'École l'est depuis longtemps. Sa libido a été mise au service de grands combats qu'il fallait mener, mais qui l'ont éloignée de ce qui fonde notre communauté d'École, à savoir la passe. Nous avons fait, durant tout ce temps, groupe uni pour, front solidaire contre, mais pas École (au sens que la transmission en chicane propre à la procédure de la passe lui donne). La suspicion portée sur les passeurs, relevée par Jean-Daniel, en est la marque. Lors des dernières Journées, en écoutant l'un de nos collègues, m'est venue l'envie insensée d'être son passeur. Je dois à ce collègue « impeccable » d'avoir retrouvé le goût de la passe, depuis bien longtemps éteint. J'espère que ces quelques propos en témoignent. Qu'il en soit ici très vivement remercié.

A paraître dans le numéro 64, un ensemble

SUR LA POLITIQUE DE LA PASSE

avec des textes de : Dominique Chauvin, Dominique Laurent, Giorgia Tiscini, Jean-Claude Razavet, Laure Naveau, Miquel Bassols, Patricia Bosquin-Caroz Philippe La Sagna, Pierre-Gilles Guéguen, Serge Cottet, Sonia Chiriaco, et Sophie Marret

Les membres du Collège de la passe

BASSOLS Miquel , BIAGI CHAIÏ Francesca, BOSQUIN Patricia, BROUSSE Marie-Hélène , COTTET Serge , DHERET Jacqueline , FAVRE-GAUDRY Dominique, GRASSER Yasmine, LA SAGNA Philippe, LAURENT Dominique, LECOEUR Bernard, LEGUIL François MAHJOUB Lilia, MARIAGE Véronique, MARRET MALEVAL Sophie, MATET Jean-Daniel, MERLET Alain, MONRIBOT Patrick, NAVEAU Laure, NAVEAU Pierre, RAZAVET Jean-Claude , ROCH Marie-Hélène, ROY Daniel, SOLANO-SUAREZ Esthela, STASSE Philippe, STAVY Yves-Claude, VIGNERON Thierry, VINCIGUERRA Rose-Paule, WACHSBERGER Herbert

Liste communiquée par Lilia Mahjoub

AUTOUR DE CÉLINE (3)

Monique Liart : Réponse à Yves Vanderveken

J'ai lu votre réponse dans le J.J. Je vous remercie pour les excuses que vous me présentez ainsi qu'aux collègues qui ont fait un exposé aux Journées et qui auraient pu être blessés par vos propos.

Je suis convaincue qu'il s'agit d'une maladresse de votre part et d'un manque d'information au sujet du texte de Céline. Vous devez comprendre que les personnes de ma génération (1944) ont en mémoire la condamnation de Céline, son exil, ses textes interdits que l'on se procurait difficilement, l'antisémitisme violent proclamé dans *Bagatelles pour un massacre* et dans *Les beaux draps*.

Que l'on réhabilite aujourd'hui Céline comme écrivain, je le comprends car il en est un. Il a inventé un style, dit-il, le style "rendu-émotif", qu'il qualifie de "truc", de "technique" pour se faire un nom, pour pouvoir gagner sa vie, s'acheter un appartement, lui qui a été le déchet de la société, né dans "une cloche à gaz" (signifiant éloquent !). Il s'agit bien d'une écriture-suppléance comme Joyce. C'est un homme qui s'est fait tout seul. Né dans un milieu défavorisé, il a gagné un diplôme de médecine à la force des poignets, à partir d'un diplôme d'école primaire seulement. Très jeune, il a fait l'expérience de la violence de la guerre et a été convaincu que "la pente humaine est carnassière". Tant de souffrances peuvent expliquer cette haine qui le traverse jusqu'à la folie. Il en a fait un "rendu-émotif" lyrique. C'est du beau travail d'écriture, mais quand même insupportable à lire...

Je n'ai pas encore lu le dernier livre de Philippe Sollers, mais je lui fais la plus grande confiance sur le fait qu'il ne laisse pas de côté l'inacceptable. Et bien sûr aussi à Bernard Henri-Lévy. Comment pourrais-je les soupçonner après tout ce qu'ils ont dit déjà ?

PS - J'ai trouvé sur internet trois enregistrements filmés de Céline. C'est époustouflant ! Quelle noblesse de langage à côté de son style écrit ! Quelle virtuosité aussi pour éviter les questions embarrassantes du journaliste ! Un véritable funambule. Un ego qui se déplace et se reconstruit au fur et à mesure des questions... Pour les trouver, j'ai tapé : Google : Sollers publie Céline : "J'ai de la chance" . Cela apparaît tout de suite.

Julien Pauthe : *Le malaise Céline*

« *Je n'ai pas toujours pratiqué la médecine, cette merde.* » (Céline, *Mort à crédit*)

Le message d'Yves Vanderveken proposait d'épingler le style des Journées sous le nom de Céline. Ces premiers propos valaient comme défense de Céline, du moins ils prévenaient l'attaque qui ne pouvait manquer en produisant un Céline proche de la lecture de Sollers, d'ailleurs cité à la fin, qui voudrait que Céline soit avant tout un scandale dans la langue, dans l'écriture... Je préfère la version Muray, qui pensait que le médecin Céline s'était perdu dans un désir de guérir le monde, au lieu de maintenir son diagnostic d'écrivain contre le monde : le travail du négatif, essentiel dans beaucoup de grandes œuvres littéraires, s'est trouvé chez lui une issue dans la haine des Juifs. Il n'a pas su se tenir à la hauteur de la "négativité sans emploi" que se voulait être Bataille (et qu'on lit chez Kafka, Musil, etc.). Trop fin pour croire que le roman puisse changer le monde, il a n'a eu cesse après *Le Voyage* d'errer entre pamphlets, plaintes, rodomontades et quelques retours, parfois réussis, parfois moins, à la littérature. De toute façon, on peut aussi ne pas se vouloir un vrai célien et préférer largement *Le Voyage* à toute la suite. Bataille avait écrit un très bel article au moment de l'affaire du Goncourt, saluant un écrivain qui regardait en face la misère, l'indignité de la condition humaine et en rendait compte sans le masque de la bonne conscience humaniste. (Et puis la fin magnifique : « Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus. »)

Et ceci dit, à la relecture d'une page d'un des romans d'après guerre, se dire à nouveau : quand même nom de Dieu quel styliste, quel grammairien. C'est vrai, ça tient très fort la page, la phrase célienne. Mais toute la subtilité qu'il arrivait à donner à son mélange de colère et de pitié s'est envolé, il a trouvé des coupables, des raisons, ça s'alourdit de toute part (dans *Le Voyage*, le coupable c'est encore « la guerre », dans *Mort à crédit* « cette année là, où mes parents firent de si mauvaises affaires, passage de La Bérézina »). Reste la scatologie, en effet, et la danse macabre, mais sans cette pitié, ce désespoir, qui en faisaient tout l'art. (« Beauté plus pitié,

c'est le plus proche que nous puissions approcher d'une définition de l'art. Où il y a beauté, il y a pitié, pour la simple raison que la beauté doit mourir ; la beauté meurt toujours, la manière meurt avec la matière, le monde meurt avec l'individu. » Nabokov, *Littérature I*)
